

exclusivement mathématique. C'est là une opération de l'esprit qui est sans doute captivante pour celui qui l'exerce mais qui nous indiffère parce que, quoiqu'on en pense, la réussite d'un théorème purement abstrait n'intéresse que celui qui l'a mené à bien.

Bach, lui aussi, s'est complu à ces jeux contrapuntiques, mais nous n'y songerions plus si leur résultat n'avait, pour nous, une valeur émotive, sans laquelle ils n'en seraient pas moins intéressants, mais cesseraient d'être, au plein sens du mot, de la musique. Si son effort fut considérable et laborieux, il n'apparaît pas. Voilà le nœud de la question... Chez M. Spitzmuller, cet effort est évident, continuellement. On le plaint, puis on lui en veut de s'être donné tant de mal, car on souffre avec lui et on ne partage pas l'ascétique volupté qu'il y trouve. Ce n'est jamais amusant de voir les autres faire un *puzzle* ou mettre bout à bout les débris d'un papyrus. Nous ne sommes curieux du résultat qu'en proportion de la beauté ou de l'intérêt humain, psychologique, de la pièce reconstituée. Ultime tribulation du romantisme qui, déshumanisé, s'est attaqué au pur esprit et a substitué le moyen à la fin, l'effort à son effet, l'exercice à son utilité.

Robert BERNARD.

////// SUITE DE DANSE, par YVONNE DESPORTES. (Concert Jane Evrard).

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la danse tente les compositeurs. Ceux qui dénoncent la légèreté de notre époque et sa décadence en invoquant le mélange des genres (le jazz est surtout incriminé) connaissent bien mal l'histoire de la musique. La danse anime les adorables pièces du xvi^e siècle, particulièrement en France et en Angleterre ; elle est à la base de la Suite classique, elle nous vaut le Menuet de la Symphonie, dont Beethoven tirera le Scherzo. Enfin Schubert, Chopin surtout, ont prouvé qu'une valse, une mazurka, constituent une base rythmique, un thème d'inspiration dignes des œuvres les plus élevées. Il n'y a pas de genres inférieurs en principe, seule compte la réalisation. Ceci dit, nous comprenons fort bien que M^{me} Desportes écrive une suite composée d'un tango, d'un *one step*, d'une rumba, d'une valse, ces danses modernes (la valse à part) ayant un caractère rythmique et un caractère tout court fortement marqué, parfaitement susceptible de donner lieu à une forme musicale solide, équilibrée, intéressante. Une question se pose aussitôt. Faut-il « styliser » ou simplement garder la forme brute de la danse autochtone ? Il est évident que beaucoup de fox trots, de tangos imités en Europe ne valent pas leurs modèles et que tout essai de « transposition » risque d'atténuer la valeur profonde des danses d'origine, c'est-à-dire leur saveur, fruit d'une longue et lente évolution où le climat, l'exécution, l'influence étrangère, la déformation jouent un rôle indéniable. Certains ont pu s'assimiler l'esprit de ces petites pièces tout en leur appliquant une technique savante. Le nom de Ravel, parmi les vivants, tombe naturellement sous la plume. Et c'est sa manière que nous retrouvons quelque peu dans le premier morceau de la Suite qui nous occupe : Tango. Le rythme m'en a paru peu accentué. Car cette danse d'origine espagnole a pris en Argentine un accent brutal, pour ne pas dire grossier, et dédaigne les élans languides qui sont davantage le propre de la habanera. Toutefois, la sonorité est charmante, la facture

fort belle. Le *one step* s'éloigne davantage encore du modèle et rappelle plutôt le *rag* d'avant le *jazz*. La *Rumba* est fort bien venue avec sa mélodie ondoyante que soutient le martèlement syncopé des cordes en staccato. Toutefois la *valse*, danse française, est à coup sûr la plus heureuse, la plus personnelle. On y sent une véritable maîtrise d'écriture au service d'une pensée alerte, un tantinet moqueuse et doucement sentimentale. La transcription pour cordes et piano de la version orchestrale sonne fort bien et soulève de grandes difficultés d'exécution dont Jane Evrard, à la tête de son Orchestre féminin, a triomphé avec son habituelle aisance, sa science de l'équilibre, le charme de son élan.

Arthur HOERÉE.

////// ŒUVRES DE WEPRIK ET DE WEINBURGER (Concerts Padeloup).

Les Concerts Padeloup avaient invité M. Eugen Szenkar, premier chef d'orchestre de la *Philharmonie d'Etat de Moscou* à venir diriger deux de leurs concerts. On s'étonne qu'un pays dont la propagande est si bien organisée que l'U. R. S. S. ait laissé commettre une si lourde faute psychologique que l'établissement de ces deux programmes.

Quelle que soit l'opinion politique qu'on ait sur le régime soviétique, on ne saurait demeurer indifférent à une manifestation de ce genre. L'art — et la musique plus que tout autre art — reflète d'une façon si intime, si profonde, si révélatrice les aspects les plus secrets et les plus essentiels d'une civilisation que, sympathique ou antipathique, du moment qu'elle est un fait historique et que ce fait nous est peu et mal connu, qu'il est lointain et difficilement accessible, on attend une grande révélation d'une manifestation de cet ordre. Or, si les deux musiciens, dont M. Szenkar nous révéla les partitions inconnues à Paris étaient des Russes authentiques, nous trouverions dans ces ouvrages les révélations attendues. Hélas ! sur les deux auteurs présentés, l'un n'est même pas russe. Que de modestie ! ou que d'inconscience !

En tout état de cause, nous sommes en droit de considérer les deux partitions dirigées par le chef d'orchestre qui exerce les fonctions les plus officielles qui soient présentement en Russie, comme étant représentatives du goût et des tendances de l'U. R. S. S. Vrai, ça ne donne pas envie d'y aller voir ! Nous avons assez de musiciens timorés et de musiciens sans sève, sans substance, sans audace — disons-le tout net : sans valeur, pour n'être pas attirés par l'insignifiance et la platitude des autres nations.

Se peut-il que le sol qui a vu naître Moussorgsky, Borodine, Rimsky, Balakirew, Scriabine, Strawinsky, Prokofieff, Lourié, Mossolow, Krein, et bien d'autres, ait à ce point perdu le sens artistique ?

Banalité, vulgarité, lieux communs grossiers, truismes, connaissance scolaire du métier de compositeur, démarquage de Strauss (Johann), de l'école vériste, usage et abus de tous les poncifs de style et d'écriture, tel est le bilan de ce triste présent ! Rythme, mélodie, harmonie, construction, orchestration, tout est banal, usé, conventionnel.

On dira que la foule, non initiée, sensible aux aspects simples, voire frustes de la vie matérielle et spirituelle, demande un art simple, direct, dépouillé,